

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ON S'ABONNE chez  
MM. FABRE et LE-  
PROUON, Libraires, et  
au Bureau du Journal, à  
Montréal.

MÉLANGES RELIGIEUX.

—o—  
RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-  
MENT, quatre piastres  
pour l'année, cinq pias-  
tres, par la poste, pay-  
ables d'avance.

VOL. 4.

MONTRÉAL, MARDI, 23 AOUT 1842.

No. 16.

LETRES DE L'INDE.

(Correspondance particulière de l'Univers.)

Benguclour, 22 avril 1842.

Monsieur,

En recevant votre journal dans ces contrées si lointaines, je ne saurais vous dire combien il est intéressant de lire une feuille qui, par son langage poli et varié dans les formes, vous élève à la hauteur des plus grands intérêts de la Société, en vous associant à toutes ses transactions de politique, à ses découvertes de science, à ses chefs-d'œuvre de littérature, en même temps qu'elle déroule sous vos yeux l'histoire de tous les peuples, et vous fait partager tour à tour la joie et la tristesse qui affectent la grande famille du genre humain. Consacré jadis aux fonctions du saint ministère, dans le paisible et religieux district de Viverais, j'aimais à embellir mes instans de loisir par la lecture d'un bon journal. Aujourd'hui, placé si loin de la patrie, relégué, pour ainsi dire, au-delà des sociétés vivantes, au milieu d'un monde d'ignorance et de misère, qu'il est doux et délicieux de revoir et de relire ces pages de l'*Univers* qui viennent me dire l'histoire de mon pays, les merveilles de ma religion, les triomphes de mon Eglise, les événemens du monde entier ! Je bénis de bon cœur la divine Providence qui a bien voulu me ménager cette consolation que je fais déjà partager à plus d'un ami. Nous voyons circuler bien des feuilles ici ; mais rarement leur contenu est en harmonie avec nos sympathies religieuses. Bien-venu est donc toujours l'*Univers*. De mon côté, je me ferai un plaisir de lui donner en retour quelques détails périodiques sur la marche religieuse et historique de ces parties du monde plus accessibles à ma connaissance. Heureux si je pouvais contribuer en quelque chose à l'édification et au bien-être de la grande famille chrétienne !—MARTYRE DE M. PIERRE CHANEL, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DANS LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Je viens de rencontrer dans le *Madras Herald* le fait suivant cité par l'*Australasian Chronicle*, je ne puis savoir de quelle date. Le fait peut être déjà vieux et généralement connu en France. Mais il est si tristement intéressant pour notre patrie et la religion en général, que je courrai volontiers la chance de communiquer à l'*Univers* un fait déjà connu, plutôt que celle de le priver d'un récit si touchant et si affligant. Il est de M. Bataillon, missionnaire apostolique, dans une lettre à Mgr. son évêque. Je ne vois sa lettre que dans la traduction anglaise, je tâche de la reproduire littéralement en français.

“ Il y a long-temps que les natifs formaient secrètement le projet de mettre à mort le révérend père Chanel. Le commencement de la conversion du fils du roi fit craindre au peuple une conversion générale ; et l'on pensa que le plus sûr moyen de prévenir cet événement était d'ôter la vie au P. Chanel. Dans ce dessein, ils se rendirent dans sa demeure, le 28 avril, armés de lances et de bâtons. Le prêtre était seul. Ils entrèrent. L'un d'eux le frappa rudement sur la tête avec un bâton. M. Chanel, étourdi, s'assit au milieu de la chambre ; d'une main il tenait un livre qu'il lisait, de l'autre il essayait le sang qui décollait le long de son visage. Les natifs le frappèrent alors sur le dos à coups de bâtons. L'un d'eux le perça, dit-on, d'outre en outre, d'une bayonnette à travers l'épaule. M. Chanel, ajoute-t-on, retira lui-même la bayonnette. La multitude se mit à piller la demeure, laissant le bon père dans l'agonie de ses blessures. Enfin un de la troupe (peut-être par compassion) saisit une hache et lui frappant la tête, la lui fendit en deux parties, dont l'une tomba sur la terre. Le roi, qui n'était pas loin, arriva sur ces entrefaites, leva le corps du martyr, l'oignit d'huile, l'enveloppa dans deux pièces de *tapa*, et l'ensevelit près de la maison.” Le martyr a eu lieu dans l'île Fortune, près de l'île Wallis.

Dans une lettre adressée de l'île Norfolk, en date du 30 septembre 1841, par un prêtre Irlandais, à Mgr. le vicaire apostolique de Bengale et insérée dans le *Bengal catholic Herald*, on lit : “ Les missionnaires français font merveille dans la Nouvelle-Zélande.

Mgr. Pomparlier y est à la tête de 40,000 convertis." Oh ! la belle et heureuse moisson ! qu'il doit être doux à ce bon prélat et à ses zélés coopérateurs de l'ordre de Marie de recueillir tant de fruits de bénédiction, au milieu des contradictions et des peines qu'ils rencontrent ! Le missionnaire irlandais ajoute qu'il a sous sa charge environ 900 malheureux prisonniers catholiques dont la moitié sont devenus de sincères pénitents et travaillent à l'expiation de leurs crimes passés. Ce n'est pas là l'unique témoignage des merveilleux effets que, sous l'unction de la grâce, le ministère du prêtre opère dans les cœurs de ceux même que leurs attentats font bannir de la société. Elle est grande et puissante cette foi qui va retrouver des chrétiens sincèrement contrits et pieux dans une foule de proscrits qui avaient dégradé leur existence.

Le vicaire-apostolique du Bengale vient de faire une perte bien douloureuse et difficile à réparer, dans la personne du révérend docteur William Kelly. Il est mort le 21 mars, dans son voyage de Dacca à Calcutta. Naguère supérieur du collège de Madras, il s'y était distingué par ses talents. Pendant longtemps l'élite de Madras s'était réunie autour de sa chaire de physique, où elle aimait à jouir de ses savantes et habiles expériences. Député par Mgr. Carew à Calcutta, en qualité de vicaire général, c'est lui qui, par son habileté et sa prudence, eut le bonheur de réunir dans un même sentiment de paix et de charité les deux partis qui déchiraient cette pauvre mission. Mgr. le vicaire-apostolique de Calcutta ferdait sur cet excellent missionnaire les plus grandes espérances. Le ciel a voulu l'appeler à lui. Il était natif d'Irlande et avait été, je crois, professeur au collège ecclésiastique de Maynooth.

23 avril.

Je viens de voir dans le *Bengal Cath. Herald* l'article tout au long de l'*Australasian Chronicle* du 30 novembre, qui cite la lettre de M. Bataillon. Un respectable correspondant de ce journal lui ajoute, en lui promettant des détails plus amples, qu'une assemblée générale de missionnaires catholiques et protestans avait eu lieu à Kororarika, en présence d'une multitude nombreuse de blancs et d'indigènes ; que plusieurs points de doctrine avaient été discutés, et que l'issue avait été le triomphe complet de la cause catholique.

On lit dans le *Singapore free Press* que le petit souverain de Guéda a obtenu de grandes concessions de la part du roi de Siam, et notamment la liberté de percevoir pour son propre compte l'indemnité annuelle que donnent les Anglais pour la cession de Pinaug. Elle ajoute que Sa Majesté siamoise arme ses vaisseaux et fait de grands préparatifs de guerre contre la Cochinchine. Après la mort du cruel Minh-Menh, ce persécuteur farouche, qui a versé horriblement le sang de tant de glorieux confesseurs de la foi, deux prétendants se disputèrent le trône qu'il avait souillé par tant de crimes. Bientôt cependant les deux partis se rallièrent sous le sceptre du roi actuel, que l'on connaît déjà en Europe pour être le trop malheureusement héritier des inclinations anti-chrétiennes et sanguinaires du tyran, son père. Il fait maintenant, dit-on, par la voie de terre, le voyage de Pékin, pour aller rendre à l'empereur l'hommage de sa couronne, et recevoir l'investiture de ses mains impériales. Oh ! ici, qu'il me soit encore une fois permis d'exprimer un vœu religieux et patriotique ! Quand donc l'apparition de quelq. vaisseau de guerre français au port de Touranne, si voisin de Hué, fera-t-il trembliller de joie le monde chrétien, et dira-t-il à l'univers entier que si les enfans de la France catholique savent mourir sous le glaire des tyrans, la France, comme nation, sait aussi protéger et défendre ses citoyens, en quelque plage lointaine que les ait placés leur dévouement généreux pour la grande famille chrétienne !!! L'habitant des îles Sandwich, délivré des persécutions fanatiques d'un furieux ministre de secte (Bigman), dort maintenant avec sécurité, et récite sa prière avec son missionnaire, à l'ombre tutélaire du drapeau de la France, non sans béniir avec transport le roi qui, d'un autre monde, lui tendait une main protectrice, lui envoya un brave marin de sa flotte lui porter ce que l'on aime et désire tant partout : liberté de conscience, liberté de culte, liberté d'enseignement.... Ah ! puissent bientôt nos frères du Tong King et de Cochinchine être visités par le génie de la liberté. Puissions-nous voir encore, à la parole puissante du grand roi, un grand capitaine, un autre Laplace, Laplace encore lui-même, sur sa frégate l'Artémis, voler, en sillonnant les mers, vers cette côte barbare, toute rouge du sang de nos frères !!! Oh ! que de cris de reconnaissance, que d'accens de bénédiction et d'amour s'élevaient en concert de ces églises lointaines ! Avec quel pieux empressement le monde religieux tout entier s'unirait pour proclamer la gloire, béniir le nom de l'illustre monarque qui gouverne la France et de son héros pacificateur !

21 avril.

Je vous parlais dans un des précédens numéros de ma correspondance de certaines tendances qui commencent à se manifester dans l'Inde vers les doctrines orthodoxes de l'école de Pusey. Je vous citais la petite discussion toute amicale que j'avais eu moi-même le jour de Noël avec un ministre de l'Eglise d'Angleterre, et à l'issue de laquelle il m'avoua ingénument tous les points en question, ajoutant que bientôt, il fallait l'espérer, nous serions réunis de cœur et d'action dans la même cause. Un autre missionnaire catholique écrivit que le ministre puseyste, dans son district, vit en bonne intelligence avec lui, admit dans son symbole tous les articles de la foi catholique, l'Infaillibilité de l'Eglise, etc., et lui répète ne différer de lui que dans certaines opinions d'une importance mineure. Il demandait au prêtre de donner à une dame catholique la permission de suivre son mari protestant à l'Eglise anglicane, puisque, disait-il, mon enseignement n'est presque pas différent du votre. Sur le refus du prêtre motivé sur la défense de l'Eglise, il n'insista pas, et promit au contraire d'obtenir en faveur de la dame une liberté entière d'assister à l'Eglise catholique. Il a tenu parole, et passé à ce sujet une espèce d'agrément avec le mari.

Au moment où j'écrivais ces lignes, j'ai eu communication du *Madras-Herald*, qui, sur l'autorité d'une des fanatiques publications de Londres, dénonce au prélat protestant de Madras, à son clergé et à toute la partie dévote de ses co-religionnaires, l'arrivée prochaine d'un ministre élevé à l'école et imbu des principes de Pusey. La vénérable société évangélique de Londres aurait eu l'impardonnable imprudence de lui donner un diplôme de prêcheur et d'apôtre. Or, grand nombre d'ardens dévots de la secte légalement constituée, sont épouvantés de cette addition suspecte au personnel de leur établissement soi-disant apostolique. Mais comme heureusement le révérend ennemi n'a point encore reçu l'ordination voulue par la loi parlementaire, le journal cité ci-dessus, organe payé de la haute Eglise anglicane, quoiqu'au fond vrai sectaire universaliste, soule le tocsin dans le camp des croyans aux 39 articles, afin que chacun soit en garde contre les enseignemens perfides du nouveau papiste caché sous le manteau magique de Pusey. Le dépositaire (supposé) du pouvoir consécrateur est conjuré au nom de la sécurité religieuse, du salut éternel de ses pieuses ouailles, de vouloir bien refuser de communiquer à Pélu hérétique les dons, grâces, bénédictions et privilèges de l'ordination. Le pauvre disciple du savant Pusey ne songe guère sans doute en ce moment sur les flots que son approche paisible et bienveillante vers le lointain rivage a déjà jeté à Palerme dans un camp de dévots. Il s'attend peut-être à recevoir, au milieu d'orations évangéliques, le salut fraternel, le baiser de paix ; hélas ! on ne lui prépare que des démonstrations *saintement* hostiles. Aussi pourquoi a-t-il l'audace de ne plus croire à la religion qu'établit naguère un parlement inspiré par les ordres d'une vertueuse femme, l'admirable Elisabeth ! Pourquoi a-t-il le malheur d'être tombé dans l'hérésie puseyste et d'incliner encore vers les *détestables superstitions* d'un raffiné *papisme* ! Que va dire, à cette effrayante nouvelle, le grand métropolitain de Calcutta ? Lui qui ne peut un instant monter sur sa chaire sans voir avec horreur circuler autour d'elle l'ombre de Pusey ou celle de Newman ; lui qui pousse de hauts cris de détresse et conjure son peuple chéri de ne pas se laisser surprendre par les enchantemens de ces spectres nouveaux, que va-t-il dire en apprenant qu'un nouveau faux-prophète du protestantisme vient peut-être travailler à la destruction d'un somptueux établissement, tendrement chéri ! On dit que, dans son zèle évangélique, il va commencer à ouvrir une mission anti-puseyste. A la fin de ses lectures quadragésimales à Calcutta, il a annoncé lui-même qu'il se proposait, Dieu aidant, d'aller en personne dénoncer, du haut des chaires de Madras et de Bombay, la nouvelle et trop terrible hérésie. Sa mission serait sans doute de bonne augure, s'il la faisait coïncider par l'épêque au glorieux concile que ses zelés confrères, sont, dit-on, sur le point d'assembler à Londres. Tant de prières au génie protecteur du protestantisme, tant d'efforts réunis à de si grandes distances, tant de moyens avisés, de propositions faites, de résolutions adoptées, de dénonciations faites, d'excommunications fulminées ; tant d'associations établies, etc., etc., ne sauraient manquer de conjurer l'orage, d'arrêter dans sa chute l'édifice croulant. Nous apprendrons bientôt de nouvelles merveilles.

En attendant que je puisse vous en communiquer quelque autre de ces parties du monde, je suis, etc.

HENRY GAILHOT.

## L'ÎLE MAURICE.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la lettre suivante que nous devons à une obligeante communication et qui contient d'intéressans détails sur l'île Maurice, ancienne colonie de la France. Les premières lignes de cette lettre font mention du numéro de notre feuille qui a publié déjà des communications dues à la même plume et sur le même sujet. Puis l'auteur continue ainsi :

“ Je me suis occupé d'une relation plus suivie et plus développée, particulièrement en ce qui concerne l'envahissement des maisons d'enseignement par les protestans et leurs dissidens. Il y aura, je crois, de l'à-propos à faire insérer ce petit travail dans les Revues catholiques en Angleterre : peut-être produira-t-il l'heureux effet d'exciter quelques professeurs ou recteurs de notre communion à passer à l'île Maurice pour y fonder des établissemens où la jeunesse catholique puisse recevoir une instruction et une éducation conformément à sa foi. Mgr. de Milène, pénétré de cette nécessité, et justement alarmé de l'avenir des familles catholiques, fait tous ses efforts pour opposer des écoles catholiques à celles que les sectaires ont établies : il veut y consacrer ses propres moyens : mais son arrivée dans la colonie est encore trop récente pour qu'il ait eu le temps de faire tout le bien qu'il désire. Il s'occupe en ce moment d'installer à ses frais au Port Louis une école gratuite pour l'instruction primaire de la race africaine. Deux jeunes gens, natus de cette colonie, doivent partir le mois prochain, sous les auspices de l'évêque et à ses frais, avec l'intention d'entrer dans un séminaire et d'y faire des études qui les conduisent à l'état ecclésiastique. Nous devons donc rendre de sincères actions de grâces au Seigneur de ce que, dans sa divine sollicitude, il a permis que l'évêque de Milène fut envoyé à l'île Maurice. Les efforts auxquels Mgr. Collin se livre déjà pour réparer le mal qui s'est accru jusqu'à ce moment, et l'avenir qu'il nous permet d'entrevoir, le placeront sans doute bien haut dans l'estime des habitans. On doit en dire autant des ecclésiastiques qui l'ont accompagné. L'un d'eux, M. Lavalle, se consacre exclusivement, avec un zèle et une charité vraiment édifiants, à l'instruction religieuse qu'exige si impérieusement la population des affranchis. L'époque d'une amélioration morale et religieuse est donc venue pour l'île Maurice, et telle est la sagesse des vues de la Providence, que l'on remarque ici un admirable à-propos. C'est au moment où les protestans s'efforcent d'étendre leur prosélytisme, au moment où le gouvernement vient de jeter dans la société, sans préparation aucune, presque sans frein, sans contrôle, une masse d'hommes sans éducation, dont les désordres peuvent compromettre la société publique, c'est, dis-je, dans un tel moment qu'il nous arrive des pasteurs capables d'arrêter cet élan des populations de notre île, tout à la fois vers les erreurs dogmatiques et la corruption la plus funeste.

De bons collèges nous manquent pour la jeunesse de l'île Maurice ; rien n'est plus imparfait que l'instruction et l'éducation que cette jeunesse reçoit. On peut faire quelques exceptions à l'égard des jeunes personnes, dont l'éducation est moins négligée. Cependant on remarque dans la jeunesse des deux sexes des dispositions précieuses : le créole est doué de beaucoup d'intelligence, il a des sentimens élevés, il est doux, obligeant, généreux. Les bonnes manières vi sont en quelque sorte naturelles ; il est à observer que les premières familles de l'île de France ont eu pour chefs des personnes qui appartenant à l'ancienne noblesse de France. Ces chefs de famille ont imprimé à leur génération le caractère qui les distinguait. L'homme cède à toutes les influences qui l'entourent, et sa nature même dépend des impressions ordinaires qu'il a reçues. Il est bien à désirer que les familles catholiques de notre île se pénétrant de la nécessité de s'imposer quelques sacrifices pécuniaires pour établir des écoles dont la direction appartienne aux catholiques.

On n'a en Angleterre, et même en France, que de fausses notions sur notre intéressante colonie, sur le caractère de ses habitans. Il serait à souhaiter qu'à l'avenir on publiât aussi des notices en langue anglaise concernant l'île Maurice : des personnes mal intentionnées cherchent, par des correspondances particulières et même par des pamphlets, à répandre contre nous des impressions peu favorables.

Ce sont les méthodistes anglais qui écrivent, dit-on, contre nous. Ceux qui disent du mal de l'île Maurice sont aussi de ces gens qui abandonnent notre pays après avoir donné de justes sujets de plainte et de mécontentement, et qui ont dû naturellement recevoir de la part des colons un accueil peu favorable.

Aucune contrée civilisée n'a été dans un plus grand dénuement de secours moraux et intellectuels que la malheureuse île Maurice ; point de modèle à suivre et qui donne de l'impulsion aux masses, aucune édification : les colons quelque bien disposés qu'ils soient, ont dû rester stationnaires, si même, depuis l'occupation de leur pays par les Anglais, ils n'ont point fait un pas rétrograde ; ces nouveaux dominateurs ont donné beaucoup de développement au sensualisme, aux appétits grossiers, et n'ont eu aucun souci de ce qui regarde la pensée et le cœur, en un mot, de ce qui perfectionne et ennoblit l'homme. Mais si l'île Maurice a ses détracteurs, elle a aussi ses partisans, et l'on est heureux de penser que l'opinion de ceux-ci a toujours prévalu.

Les étrangers, auxquels elle a sans cesse prodigué l'hospitalité, y ont presque toujours trouvé un sort meilleur, et ils en ont emporté des richesses.

L'île Maurice a pu faire quelques ingrats, mais le plus grand nombre de ceux qui l'ont habitée ou visitée conservent de notre colonie un souvenir qui lui fait honneur.—Agrécz, etc. J. BONNEFAY.

## EXERCICES LITTÉRAIRES.

*Extrait de la Gazette de Québec.*

EXERCICES LITTÉRAIRES DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.—*Suite et fin.*—“ Il y a longtemps a dit M. le préfet des études à l'auditoire, il y a longtemps que nous voudrions retrancher les pièces dont nous avons coutume, chaque année, d'entremêler les examens : mais c'est votre faute, messieurs, si nous ne pouvons nous résoudre à les omettre entièrement. Vous venez tous les ans nous encourager de votre présence, vous avez la patiente bonté d'assister pendant trois jours à de longues séances ; comment donc pourrions-nous nous résoudre à ne pas tâcher de vous faire oublier tout ce qu'ont de sec et d'ennuyeux les examens ! Nous n'avons maintenant qu'une chose à vous demander, a-t-il ajouté. Ces choses ne sont qu'accessoires pour nous : les moments des élèves sont tellement économisés pendant tout le cours de l'année, qu'il nous a été impossible de donner aux exercices dramatiques plus que quelques instants dérobés pour ainsi dire à la multiplicité des études. C'est pourquoi nous vous demandons un peu d'indulgence.”

✓ Nous allons maintenant dire quelques mots sur les différentes pièces qui ont été jouées. Dans les *Suroyards*, le petit José a eu à lui seul presque tout le monopole des applaudissements. Peut-être qu'un peu moins de vivacité eût fait valoir encore davantage l'originalité de son caractère. Dans le drame intitulé les *Nerveux*, qui a terminé la séance du mercredi soir, celui qui a prêté le plus à rire est François le vieux garde-classe. Il a très bien rempli son rôle. Comme dans son désir de faire une bonne action, contrebalancé par ses craintes sur l'avenir de sa dignité, il était naturel et vrai ! comme il se montra désolé lorsqu'il fut déchu de ses fonctions administratives ! et cependant il nous faisait rire, parce qu'il semblait oublier qu'il remplissait un rôle. Je n'irai pas faire à Jasmin l'injustice de l'oublier, lui qui nous a déroulé si majestueusement les récits brillants de son avenir, que la voix rauque d'un maître a fait disparaître comme la fumée chassée par un vent rapide. Ce sont les deux meilleurs rôles de la pièce ; mais Jasmin n'a peut-être pas été tout-à-fait aussi vrai que le père François. Le registre du village avec sa lune, y compris ses bêtes, mérite sans doute d'être nommé avec éloge. Le drame tragique qui a terminé la dernière séance de jeudi, a été encore plus heureux que les *Nerveux*. Cette pièce est tirée de l'histoire d'Espagne à l'époque de l'envahissement de ce pays par les Maures sous Taric. La pièce par elle-même a peut-être pu offrir quelques passages faibles et des scènes que le sujet n'amenaient point, qui ne venaient point naturellement ; mais aussi, pour couvrir ces légers usages, que de belles scènes ! que de passages d'un pathétique, d'une douleur quelquefois tendre, mais le plus souvent déchirante.

Qu'on se rappelle les irrésolutions du jeune Alonzo, les angoisses de son âme partagée entre son amour pour son père, sa patrie et son Dieu, et sa haine contre Pélagé et les sollicitations de son coupable ami ; qu'on se souvienne du moment terrible où Vasco maudit son fils, qui frappé comme de la foudre tombe évanoui et ne revient à lui que privé de la raison ; et de cette autre scène où le berger Pédro prend un tendre soin du malheureux Alonzo. N'as-tu jamais eu faim ? dit-il avec l'expression d'une indicible douleur ; n'as-tu jamais eu faim ? dit un jeune Fabricio qui lui refuse un morceau de pain. Puis ces visions, ces croix qu'il voyait partout tracées sur la muraille, ce doigt effrayant qui écrivait *malédiction* : tous ces grands efforts de la scène ont été profondément sentis par le jeune héros et exprimés avec un grand caractère de vérité. Il est à regretter qu'au milieu du plus touchant pathétique on ait entendu des expressions d'un comique un peu bouffon qui fesaient jeter des éclats de rire lorsqu'on voyait des larmes couler sur bien des joues. Cette situation, telle qu'exprimée, n'est peut-être pas dans la nature, ou si elle y est, elle ne convient pas du moins à la dignité et au caractère de la tragédie. Allez faire des bouffonneries, comme il arrive souvent dans les pièces anglaises, allez faire des bouffonneries devant un père que la perte de son fils chéri accable de douleur : ne serez-vous pas pris pour un insensé et ne vous repoussera-t-on pas avec mépris ? Mais je m'arrête.—J'outrepasse ma mission. J'ai à parler des jeunes acteurs et ce n'est pas leur faute si le drame peut offrir quelques défauts ; ils ont bien rachetés, par des beautés en grand nombre qui remplissaient cette pièce. Revenons à notre héros. Suivant nous, la scène la plus belle, la plus touchante, la plus tragique, est le colloque de reconnaissance entre Alonzo et son père. C'est ce qui aussi devait avoir lieu pour que la gradation de la fable s'opérât suivant les règles théâtrales. Nous avons vu bien des larmes couler en cet endroit : “ Tu me bénis, toi ! mais mon père m'a maudit.” s'écrie le prince infortuné. Quelques acteurs ont pensé que la reconnaissance s'é-

voit fait un peu trop promptement ; ce que nous ne croyons pas pourtant. Mais si tel était le cas, ce ne serait encore que la faute de l'auteur. Alonzo a été le favori de la scène, comme il le fut l'année dernière quand, sous le nom d'Agis, il voulait aller combattre aux Thermopyles pour y mourir avec ses concitoyens.

Taris vient immédiatement après, peut-être peut-il même aller de pair avec le jeune prince espagnol. Il a débité avec non moins de feu et non moins de vérité, et il a su partout garder parfaitement son caractère d'un chef Maure, même dans sa disgrâce, sans l'exagérer. S'il n'a pas eu autant d'applaudissements qu'Alonzo, on ne doit s'en prendre qu'à la nature de son rôle. On a toujours plus de sympathie pour celui qui souffre que pour celui qui fait souffrir. Et si celui-ci vient à être malheureux à son tour on juge qu'il a mérité son sort. Et plus encore quand on le voit insensible lui-même à son propre malheur, on juge qu'il n'est pas malheureux, et on ne le plaint pas. Après ces deux rôles peuvent venir le petit berger Félix, pour son ton naïf et naturel, et Vasco de Gomez, qui a bien la douceur, la flexibilité, mais qui n'a peut-être pas toute l'extensibilité de voix requise pour exprimer d'abord la force et la colère, puis la douleur et le déchirement d'une âme que le malheur a brisée. Cependant on peut dire qu'il a beaucoup acquis en ce point depuis l'an dernier qu'il jouait Démocrate dans la tragédie de Léonidas.

Il est un mérite d'un autre genre à reconnaître ; c'est la voix mélancolique et suave du jeune chanteur qui anime les guerriers au combat. Tout l'auditoire a admiré cette voix d'une si touchante expression.

J'avais oublié de parler de la musique ainsi que du dessin. Les élèves, sous la direction de M. Sauvageau, ont exécuté quelques pièces de musique de manière à satisfaire pleinement les auditeurs. On avait distribué plusieurs échantillons de dessin. Sous le même professeur que l'année dernière, c'est à-dire, sous M. Antoine Plamondon, ils ont excellé dans l'art de dessiner des fleurs et des fruits, et ils ont montré, de plus que l'année dernière, de très beaux paysages. Nous ne savons s'il ne serait pas encore plus avantageux de leur faire dessiner des têtes, et si, par ce moyen, ils n'apprendraient pas plus promptement et plus certainement le dessin. Quelque chose de plus ou de moins dans un paysage ou dans un groupe de fruits ou de fleurs ne paraît pas, en choquo pas ; mais il n'en est pas ainsi de la nature vivante : le plus petit changement opère une dissemblance ; de sorte qu'il faut de plus grands efforts pour atteindre le but, et par là même on obtient de plus grands succès.

Après la distribution solennelle des prix, Alonzo a adressé à l'auditoire une touchante allocution. Il s'est d'abord adressé à Mgr. de Québec, l'a félicité, au nom du peuple, de l'heureux retour de sa santé, lui a exprimé les craintes que nous avions conçues lorsqu'une dangereuse maladie menaçait de l'enlever à son troupeau. Des applaudissements répétés ont accompagné ces paroles. Un prêtre de St. Sulpice était là présent : l'orateur a dit tout ce que le pays doit à cette illustre maison, qui depuis tant d'années prodigue à la jeunesse, l'éducation, la religion, la morale. Mais, s'est-il écrié tout à coup, comme se rejetant sur le passé, et portant ses yeux de toutes parts, où est-il donc le Mentor, l'ami de la jeunesse et de tous les âges, celui qui avait coutume de nous encourager de sa présence et nous animer de sa voix ? Je veux parler de Messire Jérôme Demers, l'ami sincère et le bienfaiteur de son pays ? A peine avait-il dit ces mots que d'innombrables applaudissements se sont fait entendre. Le jeune orateur a prononcé quelques paroles d'une prévision funeste ; — puis il s'est arrêté devant l'avenir.

C'est avec raison qu'il a appelé M. Demers le bienfaiteur et l'ami de son pays.

On ne sent pas, on ne pourra jamais savoir en effet tout ce qu'a fait cet homme au plus pur et au plus noble patriotisme, depuis plus de quarante ans qu'il enseigne les hautes sciences à la jeunesse, qu'il travaille avec un zèle éclairé au progrès des arts, et qu'il donne de salutaires conseils aux hommes de tous les âges, de tous les rangs et de tous les états. C'est un de ces hommes dont on a dit dernièrement : " Il est des hommes humbles et obscurs en apparence, parce qu'ils se cachent, mais qui ne le sont pas en réalité, parce que ce sont eux qui font jaillir la lumière au dehors et qui font les hommes que nous admirons." En lui rendant ce témoignage, nous accomplissons un devoir au nom du pays ; mais nous faisons mal à son cœur et à son esprit qui veulent être ignorés. Ces hommes ne veulent pas de louanges, parce qu'ils accomplissaient un devoir, une mission.

C'est ainsi que ce sont terminés les examens du Petit Séminaire de Québec, laissant dans les esprits une satisfaction générale et un noble orgueil pour les institutions du pays.

RETRAITE ECCLÉSIASTIQUE.—Demain Messieurs les curés du diocèse doivent se réunir au collège de cette ville pour y suivre les exercices d'une retraite spirituelle sous la présidence de Monseigneur. Cette retraite durera huit jours et sera prêchée par le Révérend Père Tellier.

—MM. Moreau et Colgan sont de retour de leur mission au Lac Témiskaming. Ils ont été accueillis partout avec empressement de la part des Sauvages, et ont opéré de grands fruits de bénédiction dans leurs courses apostoliques. M. Moreau nous donnera sans doute plus tard des détails sur les lieux qu'il a visités et sur les progrès de l'Évangile dans ces lointaines contrées.

M. Desautels, missionnaire à Aylmer, et M. Lefebvre, missionnaire à l'Orignal, sont aussi arrivés ici venant de leur mission.

—MM. Neyron et Colgan sont partis pour Bytown où ils résideront quelque temps. Cette église est privée de son pasteur M. Cannon que la maladie retient loin d'elle depuis plusieurs mois.

BAZAR.—L'encouragement accordé par le public à cette charitable entreprise a prouvé de nouveau que ni la pénurie, ni les circonstances, ni les tems les plus défavorables n'étaient un obstacle à la charité de notre ville. En voyant la confiance des Dames directrices de l'œuvre nous nous disions qu'elles espéraient vraiment contre toute espérance. Car un nouvel appel à la générosité de nos concitoyens, après tant de générosité déjà, joint à la coïncidence des Courses qui eurent lieu aux mêmes jours, nous semblait devoir être infructueux ; et nous nous sommes trompés. C'est que nous ne comptions que sur des secours humains, et que nous avions oublié de faire entrer dans nos calculs la Providence qui manifeste sa protection au milieu de nous par de continuel miracles. Les objets exposés en vente ont trouvé des admirateurs nombreux, et chacun d'eux a voulu payer son aumône à l'Asile de la Providence en achetant quelques-uns de ces merveilleux ouvrages, produits de l'industrielle charité des Dames de cette ville.

Malgré la séduisante invitation de notre trop gracieux confrère de l'*Aurore*, nous ne nous hasarderons pas à faire la description des richesses étalées dans notre voisinage, après les jolies choses qu'il en a dites. Nous avons trop souci de notre réputation pour la compromettre aussi témérairement dans une concurrence à ce point redoutable. Nous nous contenterons de dire que les succès de la pieuse entreprise ont surpassé les espérances ; que les Dames de la Charité méritent plus que jamais la reconnaissance universelle, pour leurs dons généreux d'abord, pour leur dévouement admirable ensuite à supporter pendant quatre jours et dans cette saison d'accablante chaleur, les fatigues du bazar. Mais Dieu voit du haut du ciel les sacrifices et les bonnes œuvres de la terre, et il sait bien les récompenser.

Québec, 16 août 1842.—On nous informe qu'une retraite qui a été donnée récemment à St. Thomas par M. le grand vicaire Mailloux, et dont la fin a coïncidé avec la visite pastorale de Mgr. l'évêque de Québec, a produit les plus heureux résultats dans cette paroisse, une des plus populeuses de notre district. Tous les paroissiens ont montré le plus grand empressement à en profiter.—Nous aimons à signaler ici la libéralité de plusieurs protestans qui ont des chantiers dans la paroisse, et qui ont suspendu leurs travaux pendant

une partie de la retraite, pour faciliter à leurs employés catholiques le moyen d'en suivre les exercices.

—Une retraite a été commencée, dimanche dernier, à Ste-Anne, Côte-de-Beaupré, sous les soins de M. Aubry du séminaire.

—Par une lettre pastorale datée du 10 du courant, Mgr. l'évêque de Québec invite tous les prêtres de son diocèse, qui ne sont pas nécessaires à la garde des paroisses, à une retraite ecclésiastique qui aura lieu au séminaire de cette ville du 14 au 22 septembre prochain.

*Gazette de Québec.*

DIOCÈSE DE KINGSTON.—Le *British Whig*, journal de Kingston de vendredi dernier, contient ce qui suit en forme d'annonce :

“AVIS RELIGIEUX.—Le révérend G. A. J. Wilson, de Zanesville (Ohio), ci-devant membre de la dénomination méthodiste, et maintenant frère dominicain, prêchera dimanche prochain, 11 du courant, à 3 heures de l'après-midi, dans la cathédrale catholique-romaine de cette ville. Les possesseurs de bancs céderont leurs sièges aux étrangers qui voudront assister au sermon.

“Kingston, 11 août 1842.”

*Idem.*

Service funèbre du duc d'Orléans.—Le vénérable évêque Dubois a voulu rendre en personne les derniers devoirs religieux aux mânes de l'illustre victime de ce fatal et douloureux événement qui a ébranlé la dynastie de Louis-Philippe en plongeant prématurément dans la tombe l'héritier présomptif du premier trône de l'univers. Le service funèbre a été chanté avec toute la mélancolique pompe qui convenait. Ce qu'il y avait de plus grand aux États-Unis s'est fait un devoir d'assister à cette lugubre cérémonie rendue plus touchante encore par les accents de la voix cassée du vénérable prélat qui officiait. L'oraison funèbre fut prononcée en anglais par le Rév. M. Pise qui développa la sublime pensée de Bossuet : *Dieu seul est grand!* — *Aurora.*

FRANCE.—Le 24 mai, au couvent des Dames de la Retraite, Mme. K... a fait l'abjuration du luthérianisme, entre les mains de Mgr. l'évêque de Fréjus, et et a été baptisée sous condition. L'émission de la neophyte et de sa famille, la présence du vénérable pontife et le solennel silence du cloître ont ajouté à ce que la cérémonie avait déjà par elle-même d'imposant. L'assemblée a été édifiée vivement. La neophyte a été admise ensuite aux sacrements de pénitence, d'eucharistie et de confirmation, et a reçu la bénédiction nuptiale.

*Univers.*

SYDNEY.—Mgr. Polding, de l'ordre des Bénédictins, a fait un court séjour à Paris. Le prélat revenait de Rome, où il avait été l'objet de la plus haute bienveillance de la part du souverain Pontife, qui a dignement apprécié les grands services qu'il a rendus à la religion dans la Nouvelle-Hollande. Pour mieux assurer la propagation de la foi dans ce vaste pays, S. S. a voulu ériger la ville de Sidney, en métropole. Mgr. Polding, archevêque de Sidney, est vicaire apostolique de toute la contrée, sauf les portions confiées à d'autres vicaires dont il sera le métropolitain. Hobart-Town est érigé en ville épiscopale, le titulaire, de ce siège, suffragant de Sidney, sera vicaire apostolique de et terre de Van-Diemen. On croit qu'un siège sera aussi érigé à Adélaïde, le titulaire, également suffragant de Sidney, serait vicaire apostolique de l'Australie méridionale. Le choix du souverain Pontife pour Hobart-Town est connu : l'évêque élu est Mgr. Wilson, prieur des Bénédictins du collège de Saint-Grégoire, près Bath, et ce prélat sera incessamment sacré. Mgr. l'ar-

chevêque de Sidney est parti hier lundi ; mais il reviendra, au mois de septembre, d'Angleterre à Douai, où se trouvent des Bénédictins anglais. Six missionnaires, dont un Bénédictin et cinq Passionistes, doivent se rendre à la Nouvelle-Hollande, où Mgr. l'archevêque aura d'ailleurs la consolation d'introduire les Frères des Ecoles chrétiennes, dont l'Institut est, comme on sait, implanté en Irlande. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir autrement les avantages que la religion doit recueillir du voyage de Mgr. l'archevêque de Sidney.

*Univèrs:*

CHINE.—M. l'abbé Deguerry, chanoine de Paris, a reçu de M. l'abbé Desflèches, son cousin, missionnaire apostolique en Chine, une nouvelle lettre, qu'il veut bien nous communiquer.

M. Desflèches parle d'abord de la guerre des Chinois avec les Anglais.

“ Nous désirons, ajoute-t-il, que cette querelle ne nuise pas aux missions. Les païens reprochaient à nos chrétiens de faire cause commune avec les ennemis de la nation, d'avoir la même religion. Les Anglais avaient tracé, dit-on, sur leurs drapeaux le nombre 1840 en caractères chinois ; les Chinois pensèrent que c'était l'âge de la dynastie anglaise. Or, ce même nombre se retrouvant sur les calendriers de nos chrétiens, ils se hâtèrent de l'effacer, les païens en prenant ombrage et voulant y trouver la preuve d'une trahison.

Du reste, les Anglais, de leur côté, dans leurs circulaires, ont eu grand soin de déclarer qu'ils n'avaient point de rapport avec la religion catholique, que cette religion n'était pas la leur.

“ Les calamités de toute espèce pèsent sur la province du Su-Tchuen et sur beaucoup d'autres encore. La misère est grande et ne fait que croître. La maladie retient au lit des familles entières, et la mort frappe à coups redoublés. Les routes offrent dans ces circonstances un spectacle qui fend le cœur. Une foule de malheureux implorent, et toujours en vain, la pitié des passans.

“ En Chine, les mendiens, créés pourtant eux aussi à l'image de Dieu, sont traités à la lettre comme le rebut de la nature entière....

“ Une autre classe d'hommes bien à plaindre en Chine, c'est celle des portefaix. Ils y sont très-nombreux, et tiennent la place des bêtes de somme, surtout dans le pays que j'habite.... Ils vivent à force de fatigues tant qu'ils sont robustes et bien portans ; mais, dès que les maladies ou l'âge les ont affaiblis, ils ne sont plus loués ; et alors ils deviennent la proie de la misère la plus extrême. La religion chrétienne adoucirait tous ces maux, avec lesquels Dieu châtie par l'humiliation l'orgueil de ce peuple qui refuse de puis si longtemps de le reconnaître. S'il arrivait à la foi chrétienne, elle le soulagerait par ses institutions et ses établissemens qu'elle crée partout où elle jouit de la liberté, et par des consolations tirées de l'espérance d'une vie meilleure après celle-ci.

“ Je crois vous avoir déjà parlé de mon district ou paroisse. Il se compose d'une vingtaine de petites chrétientés plus ou moins séparées les unes des autres. La distance des deux points extrêmes est de vingt-quatre lieues...

“ Voici le résultat de la dernière visite de mes chrétiens. Confessions annuelles, 1792 ; confessions répétées, dans l'année, quelques centaines. Je n'ai baptisé que 5 adultes infidèles et 79 enfans de fidèles. Extrême-onction\*

données, 63 ; adultes morts, 59 ; enfans de fidèles morts, une trentaine ; enfans d'infidèles baptisés secrètement à l'heure de la mort, à peu près 700, dont 409 environ sont morts.

« Voici maintenant le bulletin général pour toute la province de Su-Tchuen. Confessions annuelles, 38,302 ; nouveaux catéchumènes, 422 ; adultes baptisés, 484 ; enfans de fidèles baptisés, 1,895 ; confirmés, 1,828 ; extrêmes-unctions, 740 ; enfans de fidèles mort, 1,105 ; enfans d'infidèles secrètement baptisés à l'article de la mort, 15,766, desquels 10,836 sont morts. Je ne sais pas le chiffre des adultes infidèles baptisés avant leur mort. Vous voyez que celui des enfans infidèles baptisés à ce dernier instant est assez considérable. Nous exhortons nos chrétiens à être attentifs à une œuvre aussi précieuse, et nous avons des hommes qui en sont spécialement chargés. Ils parcourent le pays en distribuant des médicamens, et quand ils trouvent des enfans païens en péril imminent de mort, ils les baptisent à l'insu de leurs parens. Nous employons à l'entretien de ce ministère la plus grande partie de l'argent que nous recevons de la *Propagation de la Foi*. Je veux, avec les honoraires de mes messes, avoir un homme de plus pour ces salaires fonctions ; j'en appliquerai l'intention au bien spirituel de ma famille, afin que celles de ces innocentes créatures, qui mourront après le baptême, la protégent du haut du ciel. Avec huit francs par mois, je puis faire face à cette dépense ; et un homme appliqué ainsi exclusivement au baptême des enfans infidèles avant leur mort peut le donner, pendant l'année, à deux cents, plus ou moins, selon les contrées.

« La religion fait ici successivement quelques progrès, et de nouveaux néophytes viennent, avec un empressement où se montre la grâce divine, accroître notre troupeau. Les païens qui ont voulu connaître la religion de Notre-Seigneur conviennent de sa bonté et de sa vérité ; mais ils sont éloignés de l'embrasser à cause des sacrifices qu'elle impose à la nature corrompue et de la sainteté de la morale dont elle prescrit l'observation. Ici, comme en France, comme partout, la cause des résistances et des oppositions n'est pas ce qu'il faut croire, mais ce qu'il faut pratiquer. Néanmoins, si la religion n'était pas proscrite par les lois de l'État, et si nous étions libres de la prêcher, elle serait bientôt embrassée par une immense multitude. Mais, parce qu'elle est sous le coup de la proscription publique, les riches craignent de perdre leurs trésors, en se déclarant pour elle, et les hommes en place craignent pour leurs emplois ; et, pour ces raisons, nous faisons peu de prosélytes dans les hautes classes. Si la Chine se faisait chrétienne, les royaumes ses voisins qui, presque tous, sont ses tributaires suivraient son exemple, et alors quelle moisson abondante ! Priez et faites prier le bon Dieu de hâter dans sa miséricorde le jour heureux où tant de nations idolâtres ouvriront enfin les yeux à la bienfaisante lumière de l'Évangile. Comment ne pas souffrir cruellement à la vue de leurs pauvres habitans, plongés dans les ténèbres de l'erreur, esclaves de honteuses passions, misérables déjà en cette vie, exposés d'une façon si extrême à l'être horriblement après leur mort ?

« Nous sommes, dans la province de Su-Tchuen, dix-prêtres européens, dont trois français sortant du séminaire de Paris, et une vingtaine de prêtres chinois. De ce nombre, cinq ou six ne peuvent plus, par vieillesse ou par

infirmité, rendre de services. Voici comment se font les visites de nos chrétiens pour lesquels nous avons à bien prendre garde de ne pas éveiller les soupçons des païens. De grand matin, les fidèles de la station qui va être visitée se réunissent dans la maison du catéchiste ou du plus marquant d'entre eux. L'on récite la prière à haute voix : immédiatement après commence le saint sacrifice de la messe. En beaucoup de choses, les Chinois ont des usages opposés aux nôtres : ainsi l'étiquette exige que l'on n'ait pas la tête découverte devant un supérieur. A cause de cela, nous avons, par respect, durant toute la messe, la tête coiffée d'une espèce de bonnet antique, jadis porté par les lettrés, et l'assistance garde ses chapeaux. Après la messe, suivie d'une instruction, le missionnaire ou l'écolier qui l'accompagne inscrit le nom des personnes qui veulent se confesser ce jour-là. Comme on doit les interroger sur les principaux points de la doctrine, et que les confessions en général sont annuelles, il n'en faut pas beaucoup pour m'occuper exclusivement depuis le déjeuner jusqu'au dîner. Dans la soirée, je règle les diverses affaires de la chrétienté. Lorsqu'une station est visitée, nous faisons avertir la plus voisine, qui envoie des hommes pour accompagner le père et porter son bagage, qui est léger : ce sont quelques vêtemens, une couverture et un drap de lit, les ornemens pour la célébration des saints mystères, et quelques livres européens et chinois. Nos lits sont assez simples : de la paille, une natte, un drap, une épaisse couverture, voilà les plus somptueux. L'on me fait l'honneur, lorsque j'arrive, de me donner de la paille fraîche. Il n'est pas possible de se servir de leurs couvertures : l'on serait dévoré par des insectes de la pire espèce dont elles sont pleines, et il est rare que nous leur échappions, quand nous assistons des mourans.

« A certaines époques de l'année où les maladies sévissent, nous sommes obligés à beaucoup de courses, car ce n'est pas ici comme en France où l'on craint tant la présence du prêtre auprès des malades, où l'on redoute comme un malheur de leur parler de confession et de préparation au voyage de l'éternité. Nos chrétiens n'ont pas de vaines et pernicieuses alarmes. Il n'est pas besoin de leur cacher, quand ils sont gravement malades, que l'instant de leur mort paraît approcher ; je leur en parle sans aucune gêne ; et tous, les moins fervens eux-mêmes désirent avec ardeur recevoir les derniers secours de la religion avant de sortir de ce monde. Mon district étant de vingt-cinq lieues, j'ai la douleur d'arriver quelquefois trop tard auprès des malades, lorsque le trajet que j'ai à faire est de huit ou dix lieues, et lorsque les malades sont nombreux, comme dernièrement où nous avons eu une épidémie qui enlevait les habitans par centaines. Elle a fait en plusieurs endroits de grands ravages. Nous étions toujours sur pied, courant d'un côté et d'un autre pour administrer l'extrême-onction et le saint viatique, portant avec nous ornement complet, ainsi que pain, vin et pierre sacrée, afin de pouvoir dire la messe dans la maison du moribond ou dans celle du catéchiste...

« Notre gouverneur du Su-Tchuen ne cherche pas à nous persécuter, et nous sommes assez tranquilles. Un prêtre chinois a été pris, il y a quelque temps, avec tout son bagage et jeté en prison, mais il n'y a pas été maltraité. L'on est même parvenu, à force de démarches et avec quelque argent donné aux satellites et autres gens du prétoire, à obtenir sa mise en liberté, sans que la mission ait souffert de son arrestation, ce qui n'était que trop à craindre.

Tout dépend du bon ou mauvais vouloir des mandarins à notre égard. Il en est qui détestent au suprême degré la religion chrétienne, et qui sont occupés à lui nuire. Vous avez su que M. Perboyre, missionnaire lazariste français dans la province du Hou-Pé, a été pris et étranglé. A cette occasion, des perquisitions ont été faites dans notre province, mais sans beaucoup de soin et de sévérité. Cette pauvre Eglise de Jésus-Christ sera donc en butte à la persécution jusqu'à la fin des siècles, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre ! Et, chose étrange ! en Chine on trouve toute espèce de cultes, sectateurs de Fô, sectateurs de Luô-Kuun, juifs, mahométans, etc. ; et la religion chrétienne, qui est la seule vraie, est la seule qui y soit proscrite ! Mais c'est justement parce qu'elle est la vérité unique qu'elle est l'objet de la haine et de la fureur."

*Ami de la Religion.*

### LE CARDINAL FESCH PENDANT SON EXIL A ROME.

Après les revers de l'armée française à Waterloo, l'oncle de Napoléon avait obtenu, sans peine, l'autorisation de s'établir à Rome. Le cardinal Fesch était donc dans la capitale du monde catholique depuis le mois d'août 1815. Il habitait le palais Falcodieri, au milieu de la rue Julia, derrière l'église de la Mort, à peu de distance du Tibre. Le premier étage de son hôtel était affecté à ses tableaux de l'école française, et le second étage à ceux de l'école flamande.

Le prélat avait gardé pour lui-même tous les appartemens du troisième étage. C'était une suite de pièces dépendantes les unes des autres qui lui rappelaient peu le magnifique pied de son palais de Lyon. Il y avait dans l'intérieur, comme dans tous les palais italiens, une jolie chapelle ; sur le devant, un beau tournebride avec une cour spacieuse ; sur le derrière, un balcon donnant sur le Tibre ; en face, une des plus belles campagnes de Rome, appelée la Farnésine. Cette retraite, commode et simple, convenait à un exilé.

Dès le premier moment, le cardinal avait manifesté l'intention de vivre tout-à-fait éloigné des hommes et des affaires. Son diocèse absorbait seul ses soins et ses pensées. Son cœur était resté à Lyon, objet de son incessante sollicitude. Ainsi, pour achever de payer un domaine dont il avait fait don aux religieuses de Pradines, il n'hésita pas à faire vendre, pour la somme de 25,000 fr., son riche mobilier et ses plus jolis tableaux qui sont aux Chartreux de Lyon. Il se trouvait alors lui-même dans une gêne extrême, par suite des événemens politiques. Dans le même tems, il faisait un présent plus magnifique encore à son cher diocèse, en abandonnant, pour l'œuvre des missions, des séminaires et des retraites, tous les bâtimens et terrains qu'il possédait sur la montagne de Saint-Bruno, propriété qui pouvait valoir de quatre à cinq cent mille francs.

Aussi, après que toutes les négociations eurent échoué auprès du Souverain-Pontife Pie VII, quand on fit directement des propositions au cardinal pour l'amener à renoncer à son titre d'archevêque de Lyon, ce dernier repoussa-t-il avec fermeté toutes les offres séduisantes qui lui furent faites au nom du gouvernement français.

« Mon église de Lyon, répondait-il au cardinal Consalvi, mon église de

Lyon, voilà mon lot; c'est mon héritage, mon calice; rien ne saurait me l'enlever.... Maintenant que je suis dépouillé, on voudrait que j'y renoncasse, à cette épouse vénérée que je tiens de Jésus-Christ, le prince des pasteurs! Non, je ne trahirai pas les sermons que je lui ai faits; je lui serai fidèle jusqu'à mon dernier soupir. Une fois pour toutes, M. le Secrétaire-d'état, je veux mourir successeur de saint Pothin et de saint Irenée.<sup>22</sup>

Son langage fut toujours conforme à ce sentiment tout épiscopal qui motiva si dignement son opposition canonique, lorsqu'on voulut donner l'administration du diocèse de Lyon à l'ancien archevêque d'Alby. Ayant appris qu'il était question de vaincre sa résistance, le cardinal répondit aussitôt: Eh bien! qu'on le sache une fois pour toutes: je mourrai archevêque de Lyon. Rien au monde ne me détachera de mon église: je suis aussi inaccessible à la crainte qu'à la séduction.<sup>23</sup>

Le prélat, dès ce moment, se réfugia de plus en plus en lui-même. Il vivait absolument retiré dans son palais de la rue Julia. Là, il partageait son temps entre son oratoire, sa bibliothèque et sa galerie. Seulement le soir, après son dîner, il allait passer quelques heures par forme de récréation, avec sa sœur qui demeurait à l'angle du Corso et de la place de Venise.

A l'avènement du pape Léon XII, les négociations et les poursuites relatives à l'Église de Lyon recommencèrent. Le Souverain-Pontife, flatté d'avoir une occasion d'être agréable à la cour de France, institua un administrateur apostolique du diocèse de Lyon. Son bref d'institution est du 22 décembre 1823.

On rapporte, à ce sujet, qu'un soir Léon XII vint, en simple habit de cardinal, trouver *incognito* le cardinal Fesch dans son palais Falconieri. Le prélat fut surpris de voir entrer le Pape dans sa maison, sans en être prévenu. Léon XII lui aurait alors expliqué le motif de sa visite; il s'agissait de nouveau de sa démission de son siège. « N'est-il pas vrai, éminence, dit le Saint-Père, que vous ne me refuserez pas cette grâce? — Saint-Père, répliqua le cardinal, si la pensée de renoncer à mon église, à cette épouse que je tiens de Jésus-Christ, me venait jamais dans l'esprit, vous vous mettriez à mes genoux pour m'empêcher de la réaliser. Est-ce que vos prédécesseurs auraient jamais, je ne dis pas demandé, mais accepté les démissions des évêques bannis de leurs diocèses sans délit de leur part? Auraient-ils demandé, ici point de comparaison, les démissions des Athanase, des Chrysostôme, des Hilaire de Poitiers, des Thomas de Cantorbéry, des Beaumont de Paris, etc., etc.? Toutes ces grandes figures épiscopales furent exilées, sous un prétexte ou sous un autre, par un pouvoir brutal, despotique, injuste. — Soyez tranquille, reprit le Saint-Père, je trouverai le moyen de tout concilier; le premier siège suburbicain sera pour vous; Albano, Sabine ou Frascati vous sont réservés. — Pardonnez, Saint-Père, à ma franchise, rien ne saurait me dédommager de mon église; après Lyon, je ne vois que la papauté.... — Eminence, répliqua le Pape du ton de l'autorité, je saurai bien vous obliger à....; je suis Souverain-Pontife, et je puis tout. — Permettez, Saint-Père, répondit avec vivacité le cardinal, je suis archevêque français; il n'y a personne au monde qui puisse m'ôter mon titre, tant que je ne serai pas jugé canoniquement. En cette qualité, je crois que le Souverain-Pontife peut tout, mais toujours selon les règles de l'Église; car son autorité est pour édifier et non pour détruire.<sup>24</sup>

Peu de tems après eut lieu l'institution de M. de Pins, évêque de Limoges, comme administrateur du diocèse de Lyon. M. de Quélen, archevêque de Paris, ancien protégé du cardinal, disait, à cette occasion, comme on lisait dans une lettre du vénérable abbé Desjardins, que si Mgr. le cardinal Fesch faisait bien, il enverrait des lettres de grand-vicaire à M. l'administrateur, afin de conserver ses droits et d'empêcher les suites d'un premier exemple. Ainsi donc, cette affaire était consommée. Dès lors, le cardinal, conformément à la parole qu'il en avait donnée, n'eut plus aucune communication avec son diocèse. A l'exemple de la bonne mère, dont il est parlé si honorablement dans les saintes Ecritures, à l'occasion du jugement de Salomon, il avait cru, disait-il lui-même, qu'il fallait céder à l'orage, plutôt que de causer des divisions dans son église.

L'année suivante (1824), il reçut la visite de Mgr. de Quélen, archevêque de Paris, qui lui donna les marques les plus touchantes de reconnaissance et de sympathie. Il vit, vers le même tems, M. de Châteaubriand, nommé ambassadeur près du Saint-Siège, et qui avait été autrefois son secrétaire d'ambassade. Le grand écrivain se fit un plaisir d'aller visiter son ancien ambassadeur, qu'il trouva au milieu d'un monde d'artistes et de tableaux. Le cardinal accueillait toujours avec une aimable affabilité tous les Français qui croyaient devoir aller lui présenter leurs hommages. La révolution de 1830 lui rendit un moment l'espoir de revoir la France. Mais la loi du 2 janvier 1816, qui prononçait le bannissement de la famille Bonaparte, ne fut point rapportée. Le cardinal se résigna.

Lorsqu'il se trouvait seul avec sa sœur, il lui parlait souvent de religion. Comme elle avait presque perdu la vue, il lui faisait des lectures spirituelles sur des sujets édifiants. Ordinairement, c'était sur la nécessité de se préparer à la mort, sur la rigueur du jugement dernier, sur les motifs de confiance en Dieu, etc. Il commentait ce qu'il avait lu, et l'accompagnait de pieuses réflexions.

Il conserva jusque dans ses derniers jours la même animation dans le regard, la même dignité dans les manières, la même vivacité dans la parole et le geste ; pas la moindre ride, pas la moindre infirmité ; au moral, il n'avait rien perdu pareillement. Ces avantages étaient le résultat de la vie sobre qu'il avait constamment menée. Le seul bonheur qui lui restait était de parler avec des Lyonnais de sa chère église de Lyon, de ses fondations religieuses, de ses établissemens diocésains, etc. Il avait refusé d'être cardinal dans l'ordre des évêques, et préféré demeurer dans l'ordre des prêtres, afin de rester archevêque de Lyon. Il faisait lui-même, avec une grâce charmante, les honneurs de sa maison et de sa galerie aux personnes admises à cette faveur. Il possédait un grand nombre de tableaux, parmi lesquels plusieurs des plus gouvernemens russes et bavaïois pour la vente de sa galerie ; mais il répondit toujours qu'il était Français, et qu'il ne voulait pas que sa galerie allât chez les étrangers.

Un jour, des Français qui avaient dîné chez lui ayant entendu les sons bien distincts d'une cloche qui venaient d'au delà du Tibre, l'un d'eux demanda au cardinal ce que signifiait, à une telle heure, ce bruit de cloche.

“ Ce sont les pauvres Clarisses qui ont faim, répondit le cardinal ; elles ne vivent, pour mettre en pratique les conseils du Sauveur, que des aumônes qu'on leur apporte, et, quand elles n'ont plus rien, elles annoncent leur détresse au voisinage. Ah ! il y a déjà quelque tems qu'elles n'ont rien reçu de moi.” Et aussitôt il chargea son majordome de leur envoyer, outre de l'argent, des provisions.

L'abbé Lyonnet.

---

V A R I E T E S .

---

— On écrit de Douai, 5 juillet :

“ Un habitant de cette ville a conçu et exécuté un projet des plus bizarres. Sa femme étant allée à la fête de son village, notre homme, voulant juger de sa tendresse conjugale, s'est avisé de s'arranger de manière à ce qu'au moment de son retour sa moitié le crût mort. A cet effet, il avait mis une croix de paille à sa porte et il s'était couché dans son lit, en se cachant sous un linceul qui le couvrait des pieds jusqu'à la tête. Il y avait un compère, bien entendu, et la pauvre femme se croyant veuve pour tout de bon, eut une première frayeur qui fut bientôt suivie d'une autre plus grande, lorsque son mari, sautant en bas du lit, elle crut voir un revenant. Si pourtant ces deux émotions subites et opposées avaient tué la femme, qu'aurait dit l'homme de sa mauvaise plaisanterie ?

— A Freienwalde, près de Berlin, une femme âgée de cent trois ans vient de contracter son quatrième mariage avec un homme de soixante ans. Parmi les enfans de la nouvelle mariée se trouve un garçon de quatre-vingt-trois ans.

*Univers.*

SÉMINAIRE DE ST. HYACINTHE.

L'OUVERTURE DES CLASSES DE CETTE INSTITUTION aura lieu le 8 de Septembre. Les Conditions d'entrée sont les mêmes que les années précédentes. Outre les classes ordinaires, il y aura une ECOLE ÉLÉMENTAIRE, sous la direction du SÉMINAIRE.

Séminaire de St. Hyacinthe, 18 Août 1842.

AVIS A M. DU CLERGE.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer les MESSIEURS DU CLERGE qu'il reçoit à l'instant les EFFETS D'ÉGLISES qu'il attendait depuis le printemps, qui consistent en un bel assortiment de Chandeliers et Croix pour autels, Calices, Ciboires, Ostensoirs, Burettes, Porte-Dieu, Ampoules, Bénitiers, Cartons d'autels, Encensoirs et autres articles de ce genre ; et aussi un bel assortiment de Draps d'or et d'argent, Gallons d'or et d'argent, et de différentes dimensions.

JOSEPH ROY.

Montréal, 11 août 1842.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P. DE L'ÉVÊCHÉ } MONTRÉAL :  
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.